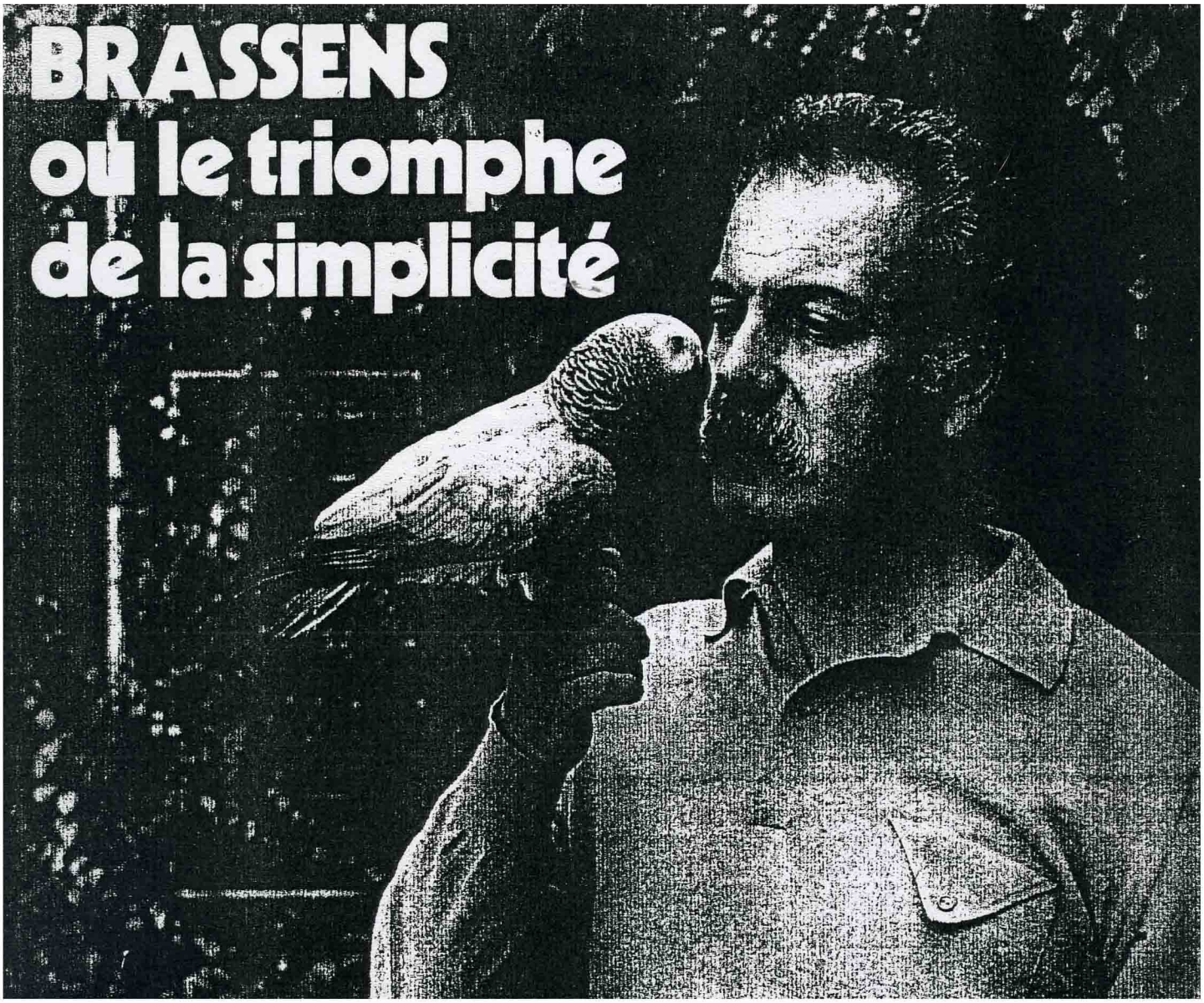
BRASSENS ou le triomphe de la simplicité



1959. C'est l'hiver.
Georges Brassens est en tournée.
Au volant de sa DS, il fait
d'une traite Grenoble-Biarritz,
où il doit chanter le lendemain.
Il arrive fatigué
et, pour se distraire,
décide d'aller au cinéma
en compagnie de deux amis.
Au milieu de la séance,
sentant que cela ne va pas
très bien, il quitte la salle.
Dehors, pris de malaise,
il s'écroule, heurte une marche
de pierre et s'évanouit.
Il fait très froid.
A ce moment, arrive un agent.
— Mais c'est Brassens !
Il va prendre froid !
Et se dépouillant de sa pèlerine,
l'agent en recouvre avec soin
celui qui avait écrit et chanté :
En voyant ce brave Pandore
Etre à deux doigts de succomber
Je bichais, car je les adore
Sous la forme de macchabées.
1966. Sept ans plus tard, au TNP,
Brassens crée
une nouvelle chanson :
« L'Epave ». C'est l'histoire
d'un pauvre ivrogne
tombé dans la rue un soir d'hiver :
Le représentant de la Loi
vint d'un pas débonnaire
Sitôt qu'il m'aperçut, il s'écria :
« Tonnerre,
On est en plein hiver !
Et si vous vous geliez ? »
Et de peur que je n'attrape
une fluxion de poitrine
Le bougre, il me couvrit
avec sa pèlerine.

Qui aurait pensé que ce policier biarrot resterait à jamais dans un petit coin caché du cœur de Georges Brassens ?... Personne, sans doute. Le grand Brassens a mauvaise réputation. C'est même là le titre de sa première chanson. Il passe pour un ours mal léché. Parce qu'on ne veut pas s'apercevoir que ce révolté est un tendre. Un homme doux qui mêle la raillerie à l'indulgence, la truculence à la tendresse, l'esprit au cœur, le rire aux larmes. On le dit poète, ce contestataire malicieux. Lui, son éternelle pipe vissée au coin des lèvres, l'œil moqueur et la moustache rigolarde, n'est pas de cet avis.

— De toute façon, que je sois poète ou non, quelle importance ?... La poésie pour moi, c'est de l'artisanat. Je ne suis pas un très grand poète ; pas non plus un tout petit. Disons que je sais trousser un vers ou deux. Mais c'est parce que j'aime jongler avec les mots. J'aime traduire mes petites émotions et essayer de les transmettre à d'autres. Je parle de choses simples : l'amour, la vie, la mort. Et je m'applique.

« Saluer ?... Ouh, que cela m'embête ! »

Il s'applique, oui, mais pourquoi chante-t-il en public, lui, le mal-embouché bourru si peu à l'aise en scène ?

— C'est difficile à dire, mais finalement j'ai toujours eu envie de le faire. J'écris, je compose parce qu'on est seul sur la terre et que la chanson fait du bien à cette solitude. Mais qu'on ne vienne pas me parler de « message ». Il faudrait être bien prétentieux pour espérer changer les hommes avec trois petits couplets alors qu'on n'y est point parvenu avec l'Evangile. Moi, je suis surtout fait pour écrire mes chansons, pas pour les chanter. Seulement, lorsque je vois que des gens sont heureux de me voir et de m'écouter, je me dis : « Allons-y ! ». Après tout, faire plaisir à quelqu'un en lui chantant une chansonnette tout en se faisant plaisir, que peut-on souhaiter de mieux sur la terre ?

Quand il arrive sur la scène de Bobino, on a l'impression qu'il vient chanter à domicile, comme pour des copains. Il a toujours ce même air étonné de se trouver là, les mêmes gestes pour chasser la transpiration et fuir la lumière aveuglante des projecteurs.
Le même costume d'alpaga noir un peu froissé et la même chemise blanche.

— Je pourrais aussi bien venir habillé n'importe comment. Pour moi, cela n'a aucune importance, mais il faut être correct vis-à-vis du public. Parfois, l'on me reproche de ne pas saluer. C'est tout d'abord parce que j'ai du mal à me baisser. C'est ensuite parce que cela m'embête. Ouh là là, ce que ça peut m'embêter ! Remercier, c'est reconnaître que l'on a du talent. Je suis trop honnête avec moi-même pour m'offrir ce luxe-là.

De toute façon, « Géo », comme l'appellent ses proches, s'en sort toujours avec cette lourdeur bonhomme et cette gentillesse qui font qu'on lui pardonne tout. Même ses trous de mémoire !

— Je ne sais jamais mes nouvelles chansons tout de suite. Et les anciennes, j'ai tendance à les oublier. Chez moi, tout est laborieux. Je ne « ponds » pas avec la facilité de certains autres auteurs-compositeurs. D'ailleurs, sur vingt chansons que j'écris, il y en a toujours une bonne douzaine qui s'en vont au panier. Ni vues ni connues. Et puis, de toute façon, je n'ai jamais été pour le travail à outrance. A l'école, par exemple, les matières où j'excellais, c'étaient... la mer et les vacances !

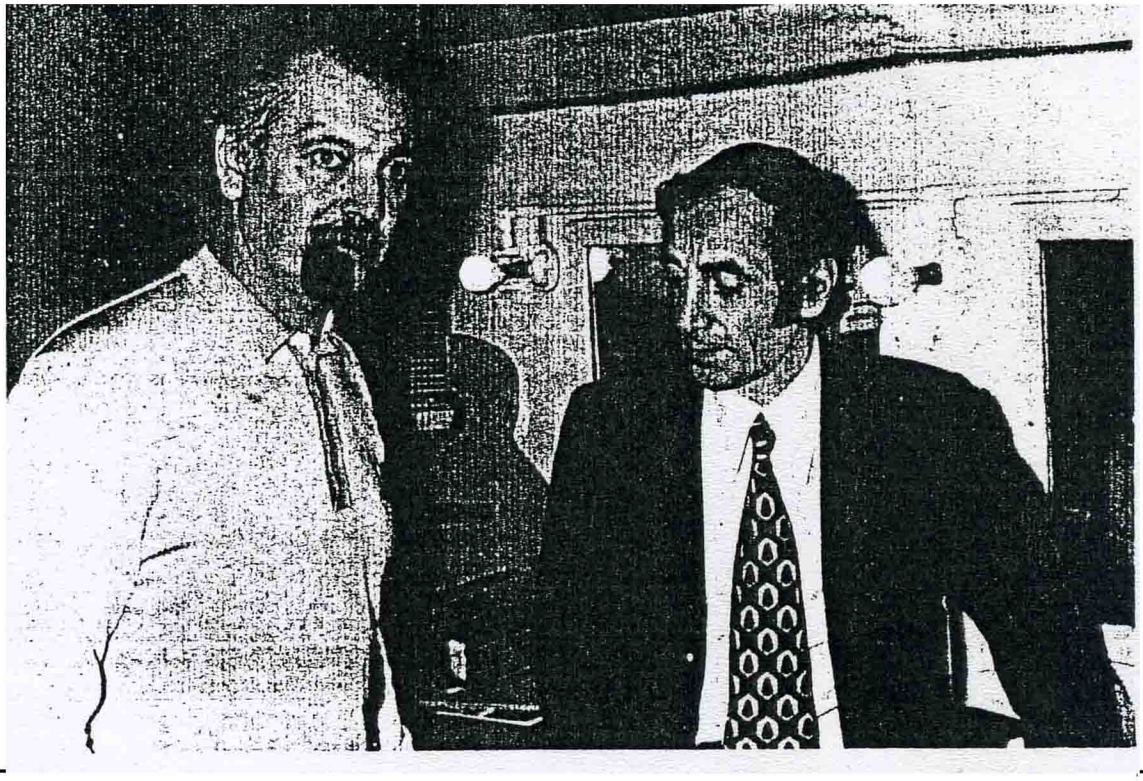
Brassens, avec son éternelle pipe vissée au coin des lèvres, son œil moqueur et sa moustache rigolarde, passe pour un ours mal léché. Mais ce révolté est un tendre.

Le verra-t-on un jour à l'Académie française ?

C'était à Sète. La mer, c'était la Méditerranée et les vacances, c'étaient de longues balades en mer avec les copains. Et s'il ne s'était pas un beau jour décidé à monter à Paris, Brassens ne serait peut-être jamais devenu le plus grand, le plus lu et le plus écouté de tous nos poètes populaires. Seize millions de disques vendus. Quant au recueil de ses textes, il a atteint en un an le tirage de 250.000 exemplaires. Aujourd'hui, on en est au demi-million ! En Sorbonne, un étudiant l'a choisi comme sujet de thèse, et cette année son nom voisinait avec ceux de Baudelaire et Victor Hugo au concours d'entrée à l'Ecole Normale. Même à l'Académie française, il a de très chaleureux supporters ; Joseph Kessel et Marcel Pagnol, par exemple, ne désespèrent pas de le voir un jour s'asseoir à leurs côtés sous la célèbre coupole, mais lui s'y refuse. Energiquement.

— Non, mais vous me voyez là-bas... Avec un bicorne sur la tête et une épée au côté ?

Il ne sort pas, ne dîne jamais en ville et préfère un bon saucisson au plus raffiné des caviars. Un bon repas pour lui, c'est un potage épais et un plat de spaghetti. Il adore les conserves, le « singe » en particulier, et se moque du confort. Brassens n'aime que les gens simples, les choses simples, la vie simple. Il lui suffit d'un peu de tabac bleu pour être heureux. Il donne tout et n'a besoin de rien et préfère se donner du mal pour des inconnus plutôt que pour des gens importants. « Les copains d'abord ! »



Brassens en compagnie d'un autre grand de la chanson, Charles Aznavour. Deux poètes qui, dans leurs chansons, parlent de choses simples : l'amour, la vie et la mort.

Georges Brassens est le plus bel arbre de la chanson française, il aime la terre.

« Je suis un fabricant de pierres ! »

De véritables amis, je n'en ai pas plus d'une dizaine, mais ceux-là, j'avoue que je pourrais difficilement me passer d'eux.

Brassens ne vit que pour ses chansons, ses amis et ses animaux : le chien Kaf et le perroquet Jacquot. Sa maison de campagne est meublée très simplement : les murs sont blanchis à la chaux, la table est une bonne vieille table de campagne, et les fauteuils sont amicaux et chaleureux. Plusieurs fois par jour, Brassens manie les haltères ou part marcher dans la campagne.

— Avoir de bons muscles est très important pour moi. Je suis déjà passé deux fois sur le billard à cause de mes sacrés calculs rénaux. Cet été, en juin, j'ai eu ma vingt-huitième crise. Voilà sept ans que je me soigne, mais il n'y a rien à faire : je suis un véritable fabricant de pierres !

A la clinique, lorsque ses amis venaient le voir, il ne trouvait rien de mieux que de « faire le mort ». Puis lorsqu'il les voyait pâlir, il partait d'un grand éclat de rire ! Ce n'est pas là le moindre de ses paradoxes. Paillard en apparence, il est le plus fidèle des hommes dans sa vie privée et aime depuis des années la même compagne. Chasseur de gueuses et trousseur de jupons dans ses chansons, simple et sage dans sa vie. Ennemi des gendarmes, il sait — on l'a vu — rendre hommage aux qualités de cœur d'un Pandore.

— On a dit que je n'aimais pas les gendarmes. Disons plus simplement que je n'aime pas beaucoup les gens qui ont le droit de brandir un bâton ou un fusil. Je me méfie des uniformes et des gens qui marchent en groupe. C'est pourquoi il m'arrive de les moquer, mais ce n'est jamais qu'une farce. Après tout, Guignol avait fait cela bien avant moi ! Ce n'est jamais qu'une vieille tradition française.

Et peut-être, après tout, que Brassens n'est jamais qu'une certaine image de la France. La France de toujours, frondeuse, généreuse, amoureuse, vigoureuse. Un des thèmes les plus fréquents de ses chansons, c'est le thème de l'arbre. L'arbre qui, partout, tout seul, se nourrit d'air, de soleil, de terre. Au fond, Brassens est le plus bel arbre de la chanson française. Et puis, il est aussi la preuve vivante qu'on peut réussir, même si l'on a tous ces défauts qui empêchent habituellement de réussir.

Des défauts qui se nomment le talent, l'indépendance, la générosité, la pudeur, l'humour.

Françoise KENTON.